

Dijon, 31 juillet 1901

Bon bon cher ami,

J'ai cru que je n'aurais pas
la force de vous écrire un mot
d'adieu avant de quitter Dijon.
Les derniers jours d'un vie, qui nous
laisse tant et de si doux souvenirs,
m'ont mis à bout de courage. Les
sympathies de nos amis se sont
montrées si profondes, d'autres que
nos soupçons à peine nous ont été
renués de façon si touchante que
la séparation nous apparaît plus
amère que nous ne l'avions jamais
présentée. J'aurais presque le regret
que vous étiez ici, il y a six ans,
de devoir quitter Dijon sans y être

présent et d'avoir échappé ainsi
aux tortures des déchirements incessants,
que nous avons éprouvés tous ces jours.

J'étais déjà bien doucement
saisi samedi soir en vous quittant,
un peu trop brusquement à mon gré,
après les moments d'intimité
si doux, malgré les agitations du débat,
que vous m'avez permis de passer
avec vous. Il me semblait que je
ne retrouverais jamais cela. Et
maintenant que j'arrive à l'instinct
même de la rupture nécessaire
avec une vie pleine de charme
intime, enveloppée de sympathies,
toute reconfortante et hospitalière à
l'âme, il m'apparaît encore
plus clair que l'impossible, ou si vous

ne me dédommager pas pleinement de
ce que j'ai perdu. Le seul secours est
de perdre le moins possible en
utilisant de ces bonnes amitiés dévouées,
tout ce que l'éloignement permettra
d'en garder encore. Sans vos avis
donnés à cet égard comme à tant
d'autres, le meilleur exemple. Et
je puis dire que, même depuis que
la distance était entre nous, je ne
m'en suis jamais senti vraiment séparé
de vous. Sans doute, la liaison particulière
que vous entreteniez à la Bourgogne,
facilitait beaucoup ce rapprochement
moral. Mais cela a été devenu si
constant et si étroit qu'il peut, je
pense, maintenant se suffire à lui-même,
et qu'il défie, j'en ai la confiance,
toutes les circonstances contraires.

Pardonnez moi de mes larmes ainsi
mon mélancolique état d'âme, alors
que j'aurais seulement une
rencontre du fond du cœur de votre
quasi-paternel accueil. Quel bien
vous m'avez fait là, je le sais
mieux que je ne puis dire.
C'a été la démonstration la plus
touchante que le claquement n'enlève
rien à l'affection, qu'au contraire
il ex affine la douceur par le choc
de se retrouver après l'absence.
Mais! l'être de bien ne pressé,
je compte vous écrire mieux un peu
plus tard. Mais j'en suis sûr
abandonne nos pénates dégoisées sans
vous dire ma profonde reconnaissance,
Demandez en son nom à Madame Tallché,
ou lui expriment nos respectueux hommages
et restez assuré de toute mon amitié.
F. Gossé

Mais depuis que mon sentier fini
était en conséquence de l'écriture, j'en
presse mieux un peu plus tard à Madame
Tallché, pour lui dire nos respects un peu plus
et tâche de combler une vacance à l'égard.

J'ai fait de l'écrire à Madame Tallché, car c'est une œuvre de bien.
Demandez en son nom à Madame Tallché, ou lui expriment nos respectueux hommages
et restez assuré de toute mon amitié.

Recevez

73



Monsieur R. Laclès,
Professeur à la Faculté de Droit,
14, rue Saint-Guillaume,

Paris

